

Trésors. de papier

Guide des techniques



MUSÉE DES PEINTRES
DE BARBIZON
LE RENDEZ-VOUS DES ARTISTES ET DE LA NATURE



seine-et-marne.fr

seine 
& marnes
LE DÉPARTEMENT

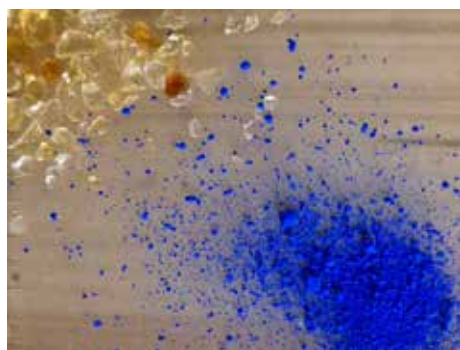
Chères visiteuses, chers visiteurs,

Dans l'exposition sont réunies un peu plus de 80 œuvres, réalisées selon des techniques différentes de dessin et de gravure.

Ce petit livret est là pour vous aider à comprendre les matériaux utilisés et les techniques qui sont parfois complexes. On distinguera les procédés « non reproductibles » c'est-à-dire ceux dont le résultat ne peut être répété à l'identique et les procédés « reproductibles » permettant de produire plusieurs fois la même image.

Les œuvres combinent bien souvent plusieurs de ces techniques ensemble.

TECHNIQUES NON REPRODUCTIBLES



Gomme arabique (en haut à gauche) et pigment bleu.

© Les aqua, Wikimedia Commons



Effet transparent de l'aquarelle

© Musée des peintres de Barbizon

Aquarelle :

Peinture légère à l'eau sur papier, dont le liant, c'est-à-dire un produit qui permet de lier entre eux les pigments, est à base de gomme arabique (faite à partir de la sève d'acacias spécifiques), avec des couleurs transparentes.

Cette technique est souvent utilisée par les artistes, notamment anglais comme Turner ou Constable, pour croquer rapidement des scènes ou des paysages, en particulier en voyage : on se souvient des célèbres carnets de Delacroix lors de son séjour au Maroc en 1832. Le matériel est en effet peu encombrant et l'aquarelle sèche rapidement.



Craies blanches du XIX^e siècle

© Musée Henner

Crayon Conté :

Composé de poudre de graphite et d'argile, il est inventé pendant la Révolution par Nicolas-Jacques Conté comme produit de remplacement au moment où l'approvisionnement en graphite depuis l'Angleterre devient difficile.



Encre de Chine :

Liquide ou solide, elle est préparée avec du noir de fumée, et un liant (produit à base de colle ou de gomme arabique). Elle est indélébile, et souvent appliquée avec une plume.

Encre de Chine solide, XIX^e siècle

(Musée Gustave Moreau)

© Hélène Oblin

Fusain :

Longtemps appelé « charbon », c'est un bois carbonisé en vase clos, c'est-à-dire sans apport d'oxygène, pour une combustion lente. Les essences utilisées sont le saule, le tilleul, le buis, le bouleau, ou l'arbuste qui s'appelle aussi fusain. Matériau pulvérulent (effet de poudre), il doit être fixé grâce à un fixatif qui va retenir ses grains sur le papier. C'est l'un des plus anciens moyens pour dessiner. Il est surtout utilisé pour les études, et des dessins de grandes dimensions.



Fusains
© wikimedia commons

Graphite :

Variété de carbone, qui est plus onctueuse que la mine de plomb, produit des gris plus soutenus et permet des effets vaporeux. Il est très apprécié des paysagistes flamands et hollandais au XVII^e siècle et triomphe au XIX^e siècle.



Crayons graphite dans leurs porte-crayons, XIX^e siècle
© musée Henner

Lavis :

Le lavis est une technique qui emploie une seule couleur (à l'aquarelle ou à l'encre de Chine) qui est diluée pour obtenir différentes intensités.

Mine de plomb :

Outil d'écriture et de dessin, dont l'utilisation est attestée depuis le Moyen-Age, généralement sans étui de bois contrairement au crayon, et composé de plomb ou d'alliage à base de plomb. La mine de plomb est concurrencée par le graphite à partir de l'exploitation de gisements de graphite en Angleterre au XVII^e siècle, mais ce dernier étant très cher, la mine de plomb reste longtemps en usage. Au XIX^e siècle le graphite se répand et est souvent appelé « mine de plomb » par confusion. Une mine de plomb offre un trait de dessin plus sec que le graphite.



Mines de plomb, XIX^e siècle
© musée Henner

Papier :

Matière exclusivement faite à base de pâte de cellulose, il succède au papyrus (fabriqué avec la plante du même nom) et au parchemin (fabriqué à partir de peaux de bêtes comme le mouton ou la chèvre). Le papier, inventé en Chine au début de notre ère, fabriqué à l'origine avec des plantes ou écorces d'arbres, et/ou des chiffons bouillis réduits en charpie, n'est vraiment utilisé qu'à partir du XV^e siècle en Europe, à base de chiffons uniquement. Au XIX^e siècle, avec les progrès de la chimie, se diffuse un nouveau papier fabriqué avec la cellulose du bois, tandis que le papier au chiffon, plus cher, se raréfie. C'est aussi au XIX^e siècle qu'est inventé le papier calque, développé par l'entreprise Canson. Celui-ci est un type de papier translucide fabriqué en hydratant du papier de bonne qualité qui est ensuite pressé pour enlever les bulles d'air présentes dans le papier, responsables de la couleur blanche de ce dernier. Le papier calque peut aussi être produit avec de l'acide sulfurique.

Les papiers issus de la cellulose du bois s'acidifient, jaunissent et se montrent bien moins résistants que les papiers au chiffon. Ils sont aujourd'hui l'objet de restaurations complexes.

Pierre noire :

Il s'agit d'une variété de schiste. Elle est utilisée pour les esquisses, mais aussi pour des dessins plus raffinés. La pierre noire employée avec la sanguine et la craie blanche constitue la technique dite « aux trois crayons ».



Plume :

D'abord faites en plumes d'oiseaux, que l'on devait tailler car elles s'usaient vite, les plumes sont produites en acier en Angleterre à partir des années 1820, et s'exportent en Europe dans les années 1830.

Plumes d'oie, XIX^e siècle

© musée Henner



Plumes métalliques et porte-plumes, XIX^e siècle

© musée Henner

Rehaut :

Touche claire (craie, gouache) pour éclaircir et illuminer certaines zones du dessin.

Sanguine :

Les crayons de sanguine proviennent de l'extraction d'hématite, un oxyde de fer rouge très courant. La matière étant friable, elle est parfois placée dans un porte-crayon. La technique mêlant sanguine, pierre noire et craie blanche s'appelle la méthode « des trois crayons ».



Sanguines, XIX^e siècle

© Musée Henner

Eau-forte :

L'eau-forte est un procédé de gravure sur une plaque métallique (généralement en cuivre) à l'aide d'un « mordant » c'est-à-dire un acide appelé anciennement « eau-forte ». Comme le graveur ne grave pas directement la plaque avec un outil, ce procédé est dit « indirect ». Cette technique, proche du dessin permet une grande liberté de mouvements.



Les différentes étapes :

À gauche, un personnage assis grave à la pointe sur la plaque de cuivre recouverte de vernis

À sa droite, un homme verse l'acide sur la plaque posée sur un chevalet, et récupère l'acide dans une cuvette sous la gouttière

Au centre, un homme « balotte » la plaque dans une boîte remplie d'acide
 La Gravure en taille douce, Illustration de l'Encyclopédie, Diderot et D'Alembert, 1777-1779

© Bnf

- 1) L'artiste recouvre la plaque de métal préalablement décapée d'un vernis protecteur.
- 2) Il y dessine ensuite à la pointe, dénudant le métal là où elle passe.

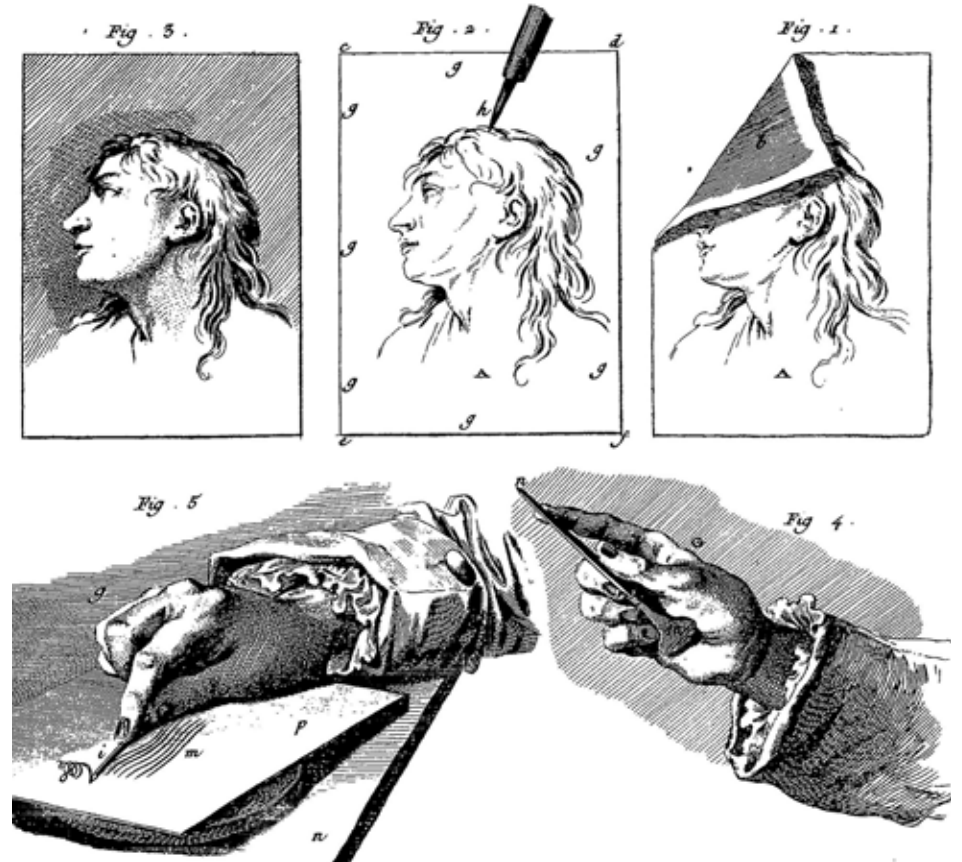


Illustration de l'Encyclopédie, Diderot et D'Alembert, 1777-1779

© BnF



Sur cette illustration d'Abraham Bosse, on voit au fond un homme qui encrè la plaque avec un tampon, et au premier plan autre qui parfait l'essuyage en frottant la plaque au Blanc de Meudon avec sa main. © BnF

- 3) La plaque, anciennement posée sur un chevalet garni d'une gouttière, et arrosée d'acide (eau-forte), est au XIX^e siècle placée à plat dans un bain d'acide. On berce cette boîte pour faire aller et venir l'acide et éviter la formation de bulles. Il existait même une « boîte à balottage » mécanique. L'acide vient « mordre » (attaquer et creuser) les zones dénudées où la pointe a retiré le vernis, plus ou moins longtemps selon la profondeur de creux souhaitée.
- 4) On rince la plaque et on retire le vernis.
- 5) L'artiste recouvre la plaque avec de l'encre (encrage), l'excédent est retiré avec un tissu, la tarlatane, et avec du Blanc de Meudon (à base de craie naturelle très pure et finement broyée) passé à la main.
- 6) Avant l'impression la feuille de papier est préalablement humidifiée pour faciliter l'impression.
- 7) Impression par la presse.
- 8) Ces opérations peuvent être reconduites plusieurs fois avec des morsures successives de la plaque pour accentuer la profondeur des sillons (et donc l'intensité des noirs lors de l'impression).

Remarque sur les différents ÉTATS :

À chaque étape avant nouvelle modification de la plaque (nouvelle morsure, ajout de lignes à la pointe, etc) correspond un « état » dont rend compte une épreuve imprimée intermédiaire dite « épreuve d'état », qui permet à l'artiste de voir l'avancement de son dessin, car il est en effet difficile d'imaginer le résultat en observant seulement la plaque. Il faut parfois de nombreuses épreuves avant que l'artiste se trouve satisfait. Lorsque celui-ci estime que son dessin est achevé, il signe un « bon à tirer ».

Estampe :

On désigne sous le terme d'estampe l'ensemble des procédés d'impression permettant de produire plusieurs exemplaires d'une même image à partir d'une matrice, c'est-à-dire d'un support (plaque de métal, bois ou pierre) préparé par l'artiste et servant à l'impression. Parmi les principales techniques figurent la gravure sur métal (chalcographie), la gravure sur bois (xylographie) et la lithographie.

Héliogravure :

L'héliogravure est une technique photomécanique proche de la photographie, qui permet de graver une plaque de cuivre selon un procédé comparable à celui de l'eau-forte.

Un cliché original est d'abord réalisé, puis reporté en négatif sur une fine couche de gélatine photosensibilisée, exposée à la lumière ultraviolette (« insolée »). Sous l'effet des UV, la gélatine durcit plus ou moins selon les zones claires ou sombres de l'image.

Cette couche de gélatine est ensuite appliquée sur une plaque de cuivre préparée, puis soumise à plusieurs bains d'acide successifs. L'acide mord alors le métal à des profondeurs variables, en fonction de la densité de la gélatine. La plaque peut enfin être encrée et tirée.

Lithographie :

Ce type de gravure est inventé à la fin du XVIII^e siècle en Allemagne par Aloÿs Senefelder. Ce procédé, plus simple et plus rapide que ceux de la gravure sur bois ou sur cuivre, repose sur le principe de répulsion entre eau et corps gras. L'artiste utilise une pierre (« lithos » en grec, d'où le nom de « lithographie ») calcaire, au grain très fin sur laquelle il va dessiner avec des crayons ou une encre grasse.

- 1) L'artiste ne creuse pas mais dessine avec un crayon gras sur la pierre.
- 2) Il mouille la pierre. L'eau humidifie la surface de la pierre, sauf aux endroits recouverts par le trait du crayon gras.
- 3) On passe un rouleau encreur recouvert d'encre grasse. L'encre grasse n'aime pas l'eau : l'encre se fixe uniquement sur le dessin réalisé au crayon gras, mais est repoussée par les surfaces humectées d'eau.
- 4) Mise sous presse et impression.



Presse de lithographe, début XX^e siècle

© Chris 73 / Wikimedia Commons

Pointe sèche :

Cette technique utilise une pointe très dure avec laquelle l'artiste creuse et griffe une plaque de métal (cuivre ou zinc). C'est la taille « directe ». Les creux produits vont retenir l'encre au moment de l'impression. Ce genre de plaques ne permet d'obtenir qu'un nombre limité d'épreuves, car le cuivre s'émousse, avant que l'invention de l'aciérage, en 1857, ne redonne un nouvel essor à cette technique.

- 1) L'artiste grave le dessin sur la plaque de cuivre avec un outil à pointe, qui donne son nom à cette technique.
- 2) Il encre la plaque avec un rouleau. L'encre se dépose dans les sillons.
- 3) La plaque est recouverte de la feuille à imprimer et placée sous une presse, c'est l'impression. L'estampe (image imprimée) produite est inversée par rapport au dessin initial.

Taille douce :

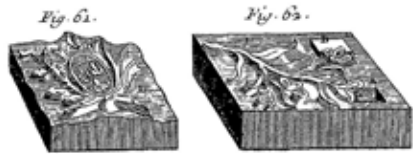
Ce terme désigne l'ensemble des procédés de gravure en creux sur une plaque de métal, comme la pointe sèche et l'eau-forte. Il s'oppose au terme de taille d'épargne.

Taille d'épargne :

C'est le contraire de la taille douce, où l'encre se concentre dans les creux. Il s'agit des procédés de gravure en relief, comme la xylographie (gravure sur bois), où l'encre se pose sur les reliefs.



Gravure sur bois avec une gouge © Zephyris via Wikimedia Commons



Xylographie :

C'est une technique de gravure sur bois (« xylo » veut dire bois en grec) en taille d'épargne, ce qui signifie que l'on creuse autour du motif, qu'on épargne donc, en utilisant des outils comme le canif ou la gouge. L'encre est appliquée sur les parties en relief, qui apparaîtront noires à

l'impression, tandis que les parties creusées autour resteront blanches. L'impression se fait par estampage ou à l'aide d'une presse. Ce motif resté en relief recevra l'encre et l'épaisseur d'encre est partout égale.

Illustration de L'Encyclopédie

© BnF

Bien que proche de la xylographie occidentale sur certains points, la technique japonaise du *moku hanga* s'en distingue par l'utilisation d'encre à base d'eau, contrairement aux encres grasses généralement employées en Occident. Ces encres permettent d'obtenir une grande richesse de couleurs, des effets de glacis subtils et de belles transparences. Le *moku hanga* est notamment la technique utilisée pour réaliser les célèbres gravures de la période Edo, appelées *ukiyo-e*, ou « images du monde flottant », produites en grand nombre et diffusées à travers le monde.

Remerciements à :

Sylvie Bethmont, peintre-graveur et historienne de l'art
 Marie Vancostenoble, musée Henner
 Edwige Jacquet, jardin-musée Bourdelle
 Emmanuelle Macé et Samuel Mandin,
 musée Gustave Moreau



Département de Seine-et-Marne

Hôtel du Département
CS 50377
77010 Melun cedex
01 64 14 77 77

seine-et-marne.fr

